

JEAN DÉCHAMPS

JULIE STRATFORD

Double tour(s)

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522513

Dépôt légal : novembre 2025

Remerciements

Aux muses, aux amies, aux confidentes et aux amoureuses pour leur soutien indéfectible.

Aux musiciens et aux compagnons d'écriture....

Au groupe The Clash, Joe Strummer, Mick Jones, Paul Simonon et Topper Headon pour leur inspiration infinie.

À la littérature, à la musique en général. À Londres, New York, Sydney, Cape Town, Bordeaux, Cayenne, Millau, etc.

Aux voyages, à l'émotion, à l'amour, à la curiosité et à la beauté de l'art.

À la scène londonienne et aux nombreux festivals rocks.

À tous ces acteurs qui ont su me transporter jusqu'aux portes de mon imaginaire. À l'élégance et l'honnêteté intellectuelle de leur jeu de scène.

À Shakespeare et au génie de son œuvre intemporelle. Parce que la musique de ses mots résonne en nous au plus profond et nous ramène à la comédie humaine comme unique emblème à revendiquer at vitam æternam. À la réalisation de films documentaires qui procure de belles évasions, à la poésie, au dédoublement de soi dans la romance. À Mont-de-Marsan où j'ai vu mes premiers concerts rock et mes premiers festivals dans ce lieu qui produisit le premier festival punk.

À l'ennui, à la création, à la solitude, à l'amour et à la marche dans sa pure exploration. À ce rêve d'évasion qui se poursuit, à l'acharnement, à l'écriture et la folie, aux croyances et aux doutes, à ces histoires qui nous traversent et que l'on doit capter même au cœur de l'oubli. Au travail bourré de certitudes, à ces contradictions qui flinguent la mémoire, à la source de la vie...

À toutes ces âmes perdues sur le bord de la route et qui font l'histoire.

À ma mère, qui croyait à mon inspiration et à ma plume...

Avant-propos

Julie Stratford, Anglaise avec des origines corses, traîne une forme de mélancolie dans les pubs assaillis par des hommes qui se perdent dans la Lager en supportant Arsenal et Manchester. Elle n'est pas là pour eux. Ils ne sont pas là pour moi. Seul Joe Strummer¹ veille à son âme et la console loin de son époque oubliée, mais jamais démodée. Sa bouche est charnue, bien dessinée. Un bus n° 52 va disparaître sur la longue artère de Knightsbridge. Il emporte une partie de ma vie dans un accident de la circulation. Mon cœur est trop gros pour lui avouer mon amour au mouvement punk et à William Shakespeare. De 1977, il ne reste que l'épitaphe, « *Ci-gît No future* ». Dans mes oreilles, Clash distille en boucle le morceau : « *Julie's been working for the drug squad...* ». Shakespeare dit dans Hamlet : « Fragilité, ton nom est une femme. » Je ne suis pas une suffragette, je suis une jeune femme de mon époque. Une époque vide...

J'irais bien faire un tour du côté de Plimico, Stockwell et Labroke grove, ressentir les courants alternatifs et tenter d'apercevoir l'ombre sauvage des fantômes de mon espérance rock and roll. *I turn out punk.* All Saints Road et ma lutte permanente sont là pour ne pas ressembler à ces blondes peroxydées qui prennent du bide et gardent leurs fesses molles.

— Dis-moi, Joe, as-tu soif ce soir. J'aimerais que tu me parles de toi avant de m'enfuir pour une autre vie qui sans nul doute va dessiner pour moi un futur que je ne soupçonne pas dans ma culture *so British...*

¹ Joe Strummer, chanteur et compositeur charismatique du groupe The Clash.

Culture Pub...

Lorsque je pénètre cet univers qui n'est autre que celui d'un pub de coin de rue, les regards poussent le vice à me reliquer un peu plus que d'habitude. Il faut dire que mes hanches sont fines, que ma coupe de cheveux ressemble à la décadence de l'after-punk, ce qui me donne, paraît-il, un côté androgyne, disons presque accessible...

Je sais bien qu'au fond de ce bar, les blondes peroxydées s'attardent sur ma tête noir corbeau, que mes yeux verts transpercent leurs conversations débiles tout en aplatisant leurs grosses fesses. Les gars ne sont pas mieux dans ce coin de Londres. Nous sommes vendredi soir et ils viennent claquer la solde de la semaine devant un match de foot opposant Arsenal à Manchester. La télé à fond couvre les conversations et la lager ici est leur seule récréation. Je m'ennuie dans mon quartier, je refuse de laisser ma petite tête entre les mains d'une coiffeuse qui va vouloir me vendre la tronche à Angelina Jolie ou dans le pire des cas, celle de Paris Hilton d'aujourd'hui. Le fast-food me fait maigrir, la drague m'emmerde terriblement et la mer est trop loin. Alors, je viens ici de temps en temps. Ce n'est pas vraiment excitant, mais au moins je me marre de voir les uns et les autres avec les courses du week-end, les petits blancs-becs qui ne te regardent même pas, l'alcool ici n'aide même pas à communiquer entre inconnus. Mes jambes frôlent le plancher, mes seins sont petits et ils me plaisent, c'est déjà ça...

En étant garçon, je tenterai sûrement de me séduire. Remarquez, même en tant que fille, je passerais bien une nuit dans mes bras. Ça me fait un peu peur de me donner du plaisir sans trop y réfléchir. Ici, le désir est une gorgée de bière. Que dis-je, des litres, des soirées, des années, une vie à éponger sa soif et sa peine. Les filles sont plus vulgaires que les garçons, car les idiots sont naïfs tout en jouant un rôle, leur propre rôle. En cela, ils sont incapables de maîtriser leur quotidien et leur sommeil. Ils rentrent après le carillon de fermeture et tenteront de se glisser sous leurs draps. La bave aux lèvres, la banane, plus tout à fait comme un canon, et en un dernier effort, tenteront de vomir quelques mots contre une paire de lèvres, une caresse buccale. Bien sûr, les masses informes couchées près d'eux ne broncheront pas. En tournant sur leur couche, ils vont vouloir élucider des rêves sans succès. Au pire, ils tenteront de se noyer dans des bières et des bières jusqu'au lendemain soir...

Je me suis approchée du juke-box, le patron faisait semblant de dormir. Les filles me suivaient du regard. Elles devaient parler de mon petit ventre plat et arrogant et se promettaient, d'une, arrêter la bière, deux, de commencer à courir après les garçons ou leurs illusions et finalement, trois, de recommander au bar des chips au barbecue ou à la sauce vinaigre. Elles pouffèrent d'un rire presque inaudible en me voyant si fine et si impersonnelle passer sous leurs yeux translucides. Les gars, eux, avaient oublié la présence de l'autre sexe. J'avais presque pitié pour ces tables séparées par une ségrégation dite homme femme.

J'ai fouillé mes poches, mon pantalon était troué. Comme je n'avais pas de culotte, j'ai touché une petite pilosité et n'ai pu m'empêcher de sourire. Ce n'est que dans la poche arrière qu'une petite pièce vint rencontrer ma main. Je l'ai glissé dans la fente du juke-box, elle est descendue lentement, puis une petite galette de cire est venue épouser le manche du tourne-disque. Le saphir creusa son sillon et lorsque la voix de Joe Strummer hurla « *I'm so bored with you S.A* », j'aurais bien foutu en l'air les tables et les chaises. Puis, aurais craché sur la gueule des grosses vaches, aurais insulté ces insolents qui ne daignent pas regarder mes fesses, puis, je serais partie foutre le bordel ailleurs. Au lieu de ça, je m'appelle Julie, et je ne suis qu'une rebelle de l'intérieur. Je ne vous dis pas la pagaille qui réside en moi. Un jour, je suis certaine que cela va sortir. Pour l'heure, vous ne connaissez pas ma vie. Alors, comme je suis timide et que je ne me dévoile pas, je ne couche jamais le premier soir. En fait, je n'attends jamais jusque là, je préfère faire l'amour l'après-midi. Je vais m'asseoir seule, je commande un rhum au grand désarroi du patron et me laisse transporter dans les étoiles...

Là n'était pas une extension à ma petite chambre. L'air ici est irrespirable, la moquette est humide, les cendriers regorgent de filtres tordus, de cette petite poussière grise comme mon âme ce certain soir. J'aurais bien voulu, derrière mon verre échanger quelques mots. Mais bon, qui voudrait parler de Shakespeare, de poésie que j'associe trop souvent au rock. J'imagine bien le dramaturge punk de son époque, puisque leur vision du romantisme est la même. Y n'empêche, je l'aime bien le Will, déclamant son penchant à l'invisible amour. Qui parle de sentiment dans ce pub ? Je ne fais pas partie d'un clan et les chaises musicales n'existent pas. Il n'y a pas de place pour moi. Peut-être qu'en fin de soirée un buveur fatigué et encore attablé se retournera sur moi, mais bon, je cherche autre chose. Ce n'est pas cette nuit qu'il visitera mon

petit lit. Pas ce soir qu'il verra mon toit qui donne sur la Tamise, pas plus qu'il ne respirera l'air cafardeux des docks. Pas ce crépuscule non plus qu'il s'imprégnera de l'odeur fine de ma peau à la naissance de mon cou. Non, j'ai choisi autre chose pour moi et je m'en contente. C'est comme ma famille, parlez-moi d'elle et je sors les griffes. Attention à vos petites gueules d'androgynes, les mecs. Une famille qui venait en partie de Corse et de Sicile, mais je suis née ici. Je dis, elle venait, car j'ai tiré un trait sur elle, disons que je les vois de loin en loin. Il ne me reste que l'usage de différentes langues. Le refrain de la boîte à musique va bientôt se taire. La compagnie n'a même pas sourcillé. J'ai peur de rester dans le silence de leur bruit organisé.

Le défilé des incrédules qui rotaient en passant près de moi n'a cessé de la soirée. Il faut dire que j'étais sur l'axe des toilettes. Puis, un homme, jeune gras du bide, sous un maillot de foot couvert d'une sueur âpre, se gratta allègrement le bas-ventre. Il continua sa danse en descendant sa main sur son petit arrosoir qu'il venait pourtant de vider. Eh oui, l'homme avec conviction s'adonnait avec une certaine fantaisie à une palpation alors que les filles se foutaient de lui avec une savoureuse rigueur. Vexé, il leur a gueulé un truc du style, fermez-la, bande de truies. Se tournant vers le comptoir, il a commandé inexorablement une tournée pour ses acolytes qui espéraient son retour sans même qu'il puisse se laver les mains. Je m'emmerde, il n'y a même pas de soleil dans mon verre de rhum. Pas un mort par ici, que des vivants qui ne vivent pas avec leur cœur. Ce que j'aimerais être sur une scène, mais pas pour être l'égérie de l'un de ces mâles sous ecstasy. I love rock'n'roll, juste pour se l'imaginer, se le réincarner, se le réapproprier. Je me trémousse comme une anguille, une déesse non apprivoisée...

Dès les premières notes, mon poil se hérissait d'un bonheur peu commun ; j'en aurai presque roulé des hanches. Les filles jalouses, un peu plus bas dans la fosse, auraient craché dans ma direction en me traitant de slat. (salope.) J'aurai eu pour moi les faveurs d'une icône du punk en guise d'une éventuelle mémorable expérience. Je rigole, car au plus profond de moi, aucun bonhomme ne mérite ma présence ni sur scène ni ailleurs à ses côtés. Le seul à qui aurait pu revenir ce privilège était Joe, mais il lâcha la rampe au moment où on s'y attendait le moins. A abandonné le ghetto du reggae, la guérilla des opprimés. Je l'imagine pénétrer dans le pub, venir directement vers moi, l'air affable, jeter négligemment un paquet de chewing-gum sur la table, parce qu'il aura arrêté

de fumer pour des raisons de santé et me dire : *I'm very thirsty*. Il n'y a pas de bière là-haut. J'en rêvais, tu sais, j'ai failli mourir de soif. Une émotion peu commune me traverse. Joe caresserait ma joue et me dirait : Cela fait du bien de voir la vie. Tu es jolie, petite Terrienne. Puissant et charismatique, Joe est déjà un ange enveloppé d'une formidable aura. Il a traversé une existence peu propice que l'on considère comme une époque bénie. Lorsqu'il se mit à boire, un petit collier de mousse est venu fleurir sa lèvre supérieure. J'ai eu envie de l'embrasser. On ne se refait pas, la malediction amoureuse de la légende est souvent prête à céder à ses caprices et par conséquent, à ses envies. Je me levais à nouveau, Joe, la tête baissée, semblait vouloir dire : « J'ai si peu vécu. » Le juke-box n'est plus qu'à une portée de main. Il me rappelle. Le trou à la poche avant de mon pantalon ne cesse de s'agrandir. Je la fouille, elle est vide.

Joe, alors m'interpelle, puis m'envoie une pièce en me disant : S'il te plaît, mets pour moi Silver and gold.

Le silver coin glisse et descend le long du circuit qu'il connaît parfaitement, alors que mes doigts cherchent et programment la supplication de l'homme éternel.

Les mots viennent comme une mélodie douloureuse, elle parle d'un sourire que l'on n'apprivoise jamais tout à fait. Elle dit : « Je vais parcourir le monde, embrasser de jolies filles, je vais faire vite avant de devenir vieux... »

J'ai vu mon joli minois entre la vitre du distributeur de rêves et les petites rondelles mica. Le reflet de ma table et de mon verre de rhum y était certainement pour quelque chose. Puis, il m'a semblé entendre le froissement d'une paire d'ailes, suivi d'un cortège de sensations qui vous invite en général à prendre de la hauteur sans prendre de distance avec le fait d'être anormalement humaine. Ça sentait la fin de soirée, les bouches trop maquillées ressemblaient à d'énormes fraises chimiques ; les joues des buveurs viraient du pourpre au violet. Le patron s'emmêlait comme tous les soirs et moi, je n'avais plus qu'une envie, c'était de rentrer dans mon petit chez-moi et d'oublier le temps qui passe et vous fausse compagnie, comme une nuit des plus sombres...

Au territoire des ombres et des ambiances feutrées, j'ai commencé à sentir un léger frisson, l'air devenait frais. Il faut dire que, comme toute jeune fille exubérante, je déballe mes attributs ; ma peau blanche se hérissait au moindre courant d'air. La cloche se mettait à retentir, chassant les occupants des tables bousculés par

le patron. Alors la meute rechignait à trouver la porte de sortie. Les garçons avachis à aucun moment ne suggéraient la promiscuité avec un monde appelé les filles. Aussi, un à un, ils rampaient jusqu'au trottoir lavé par une pluie savamment distillée par les conduits et les bouches d'égout. Les filles qui suivaient le même chemin étaient à peine plus présentables. Il ne restait plus qu'un jeune, d'allure fine, qui contemplait le fond de son verre. Il lui parlait dans une langue que lui seul comprenait. Dehors, Terry lui a dit un ton fraternel le patron du bar. Tu es le dernier survivant de la soirée. C'est bon, j'ai compris, lui répondait le jeune. Tu veux bien, lui a dit implicitement le boss en indiquant la rue. Fais comme les copains, direction chez toi. Allez, plus vite que ça. Tu veux me faire avoir des problèmes avec la loi. C'est comme ça que ta mère t'élève. Le jeune a haussé les épaules. Mes ongles étaient fins, mes lèvres douces, et je n'étais pas foutue de le prendre par la main et de l'accompagner dans une nuit sans promesse.

Se rendant compte de ma présence, il me sourit comme un anglais qui n'a plus rien à boire et qui se raconte un film, dans lequel une fille à portée de main pourrait satisfaire son appétit, en supposant qu'il en ait encore un. J'ai croisé son regard, il baissa les yeux, il valait mieux. Il ne correspondait pas à mon karma, ni son odeur de bière, ni à mes fantasmes. De plus, supporter quelqu'un qui se lève pour aller pisser toutes les deux minutes. À cela, je préfère rentrer seule.

Déjà le patron nettoyait les tables et m'adressait un mot du genre La prochaine fois, c'est moi qui te l'offre, ce petit rhum de Jamaïque. Il est bon, n'est-ce pas?

Timide, je hochais la tête, comme pour lui dire merci. Le geste souple, le visage marqué par des années de solidarité avec la tradition, il est à lui tout seul un lieu, une institution où les lumières s'éteignent parfois, mais où les coeurs fragiles aiment se retrouver. Le souffle de la voix de Joe est venu mourir comme une étoile dans la nuit sur le revers de ma fantaisie. Dehors, le pavé caresse les néons d'une pluie presque invisible. Le ronron des autobus résonne dans le lointain comme pour vous souvenir qu'après le dernier passage, il ne reste plus que la marche. La route sera longue, peuplée sans doute d'inconfort et de malades. Mais comme le ballet des phares et lumières veut bien suivre mon chemin, je me repasse silver and gold une dernière fois au rythme de mes pieds qui battent la mesure à travers les avenues et les parcs sombres. Je pars presque sereine. Il faut dire que les grosses artères respirent la sortie des restaurants.